

ristique n'est pas d'aujourd'hui : M. Conenna avait montré que, sous le règne de Louis XIV, les proverbes étaient surtout espagnols et italiens.

Puis, à la recherche des *Qui dort dîne* ou autres *Qui vivra verra*, le programme a cherché toutes les phrases commençant par *Qui* : sur les 1 176 occurrences trouvées, 307 étaient des phrases interrogatives, ce qui (!) n'a laissé qu'un cor-

pus de 869 phrases. L'analyse ultérieure, sur les années 1992 et 1994, a donné respectivement 406 et 256 autres candidats. Le corpus des proverbes était inférieur à l'ensemble des phrases trouvées : par exemple, *Qui dit folklore dit musiques du monde*, *Qui dit intégration dit nation*, *Qui dit prototypes pense expérience* ne sont pas des proverbes, mais des phrases qui sont en dérivées.

À quoi bon de telles descriptions ? Tout d'abord, les ordinateurs recherchent facilement des structures dans des bases de données. La liste des structures formelles de proverbes contribuera à leur reconnaissance dans les textes à traduire. En outre, l'étude aide les linguistes à décrire les proverbes : en les classant par types syntaxiques, on trouve rapidement les ressemblances profondes.

Poches d'ozone

Des poches d'ozone découvertes par des avions de ligne.

L'ozone stratosphérique protège la biosphère des radiations ultraviolettes solaires, nocives pour la santé. Inversement, à basse altitude et à haute concentration, l'ozone peut avoir des effets délétères. Aussi cherche-t-on à mesurer la quantité d'ozone dans l'atmosphère et à comprendre ses déplacements.

Quatre-vingt-dix pour cent de l'ozone sont situés dans la stratosphère (entre 10 et 30 kilomètres d'altitude), les dix pour cent restants sont dans la troposphère (entre dix kilomètres d'altitude et le sol). Ces deux régions sont séparées par une frontière, la tropopause, caractérisée par une inversion du gradient de température qui limite les échanges d'air (la température diminue dans la troposphère et croît dans la stratosphère). À l'aide d'instruments de mesure placés à bord de cinq avions de lignes *Airbus 340* (des compagnies *Air France*, *Austrian Airlines*, *Lufthansa* et *Sabena*), dans le cadre du programme de la Commission européenne MOZAIC, nous avons découvert des poches riches en ozone dans la troposphère équatoriale.

Pour mesurer l'ozone, le programme MOZAIC utilise des avions commerciaux, dont la fréquence de vol et la couverture géographique sont inégalables : les cinq avions équipés ont effectué à ce jour plus de 5 000 vols au-dessus de l'Amérique du Nord et du Sud, de l'Afrique et de l'Asie. Les mesures sont réalisées lors des décollages et des atterrissages, ainsi que pendant les périodes de croisière. Comme l'altitude de la tropopause augmente de 7 kilomètres, aux pôles, à 17 kilomètres, à l'équateur, ces avions subsoniques volent dans la troposphère et dans la stratosphère (les avions volent entre 10 et 12 kilomètres).

Dans la haute troposphère des régions tropicales, les avions ont rencontré des poches d'air très riche en ozone : plus

de dix fois la concentration moyenne. D'une largeur typique de 5 à 80 kilomètres, ces poches sont souvent localisées près des grands nuages tropicaux. Dans ces poches, les instruments ont également enregistré une forte humidité (présence de cristaux de glace), des variations de température et de fortes turbulences.

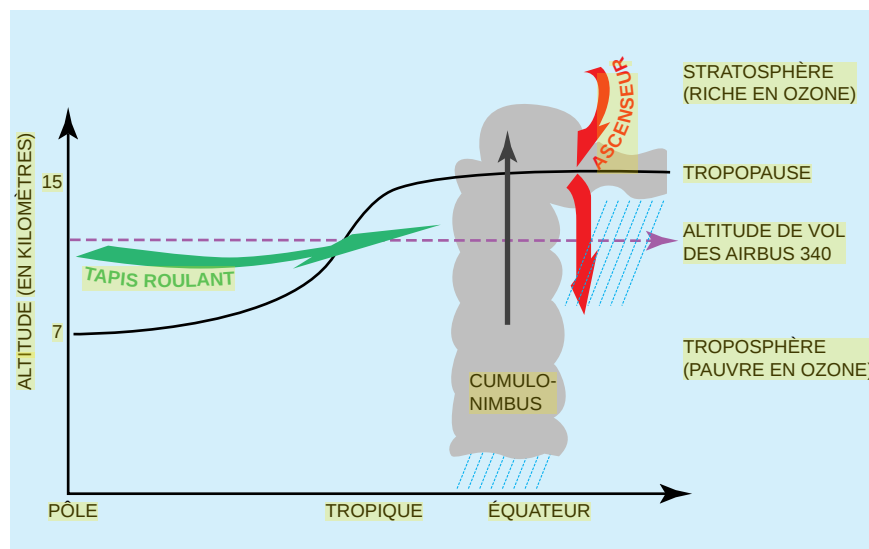
Les concentrations d'ozone y sont trop élevées pour être expliquées par une production photochimique d'ozone à partir des sources de pollution ou de feux de biomasse ou par une production par les éclairs dans les nuages équatoriaux. Ainsi, nous pensons que ces pics d'ozone de la troposphère équatoriale proviennent de la stratosphère.

Pour expliquer l'observation des poches d'ozone, nous proposons deux mécanismes de transport «à travers» la tropopause, qui constitue normalement une barrière au transport de l'air stratosphérique (*voir la figure*). Dans le premier mécanisme dit «tapis roulant», l'ozone serait transporté vers la tropopause subtropicale dans un sens pôle-équateur et presque horizontalement sans échange de chaleur, en suivant les courants méridiens. Des phéno-

mènes de turbulence et de mélange assureraient alors le passage à travers la tropopause.

L'autre mécanisme, dit de l'«ascenseur», utilise les courants ascendants et descendants des nombreux cumulonimbus de cette région. Le passage à travers la barrière que constitue la tropopause équatoriale se déroulerait selon le mécanisme suivant : injection de cristaux de glace dans la basse stratosphère par les cheminées ascendantes des cumulonimbus, mélange avec l'air riche en ozone suivi d'une descente des particules mélangées par suite de leur refroidissement (évaporation des cristaux de glace) sous la forme de coulées autour des cumulonimbus. Cette hypothèse nécessiterait une alimentation continue des coulées en cristaux de glace. La confirmation de ces mécanismes bouleverserait nos connaissances du rôle de la convection nuageuse sur le transport des espèces chimiques en zone équatoriale et remettrait en cause l'étanchéité de la barrière dynamique subtropicale.

K. SUHRE, J.-P. CAMMAS et A. MARENCO, Labo. d'aérologie du CNRS, Toulouse



À bord d'*Airbus 340*, les instruments du programme MOZAIC ont détecté des poches riches en ozone dans la troposphère tropicale. Cet ozone provient de la stratosphère, soit en suivant les courants méridiens des pôles (flèche verte), soit en utilisant des «ascenseurs» que constituent les cumulonimbus tropicaux (flèches rouges).

Sons rugueux, sons tendus

L'harmonie musicale a des bases physiologiques.

Le compositeur de musique, devant sa table de travail ou son ordinateur, dispose *a priori* d'une infinité de possibilités dans l'agencement des sons simultanés et successifs. S'il compose dans le cadre de la musique tonale occidentale, des usages guident son écriture : seuls les sons de la gamme chromatique sont utilisables, et leur assemblage respecte les lois regroupées sous le nom d'harmonie. Celles-ci ne sont pas que des conventions : certaines ont un fondement dans la physiologie de la perception auditive.

En musique tonale, la distinction des accords en deux groupes, consonants et dissonants, permet, en partie, d'organiser les moments de tension et de détente à l'intérieur d'une œuvre : une tension est créée par un accord disso-

nant, puis relâchée par un accord consonant. La définition de la consonance est partiellement culturelle : son domaine a évolué au cours du temps et s'est agrandi. Toutefois, une règle simple a toujours été acceptée : deux notes dont le rapport des fréquences fondamentales fait intervenir des petits chiffres, tels les intervalles de quinte ($3/2$) ou de quarte ($4/3$), forment un accord plutôt consonant, alors que deux notes dont le rapport des fréquences fait intervenir des nombres élevés, tels les intervalles de septième ($15/8$) ou de triton ($45/32$), sont plutôt dissonants.

La consonance n'est en fait pas seulement conventionnelle. Des enfants de sept mois distinguent en effet les intervalles sur la base de leur consonance plus que sur la proximité des notes qui les composent. Le même phénomène a été observé avec des oiseaux, que l'on peut difficilement soupçonner de connaître les conventions de l'harmonie tonale.

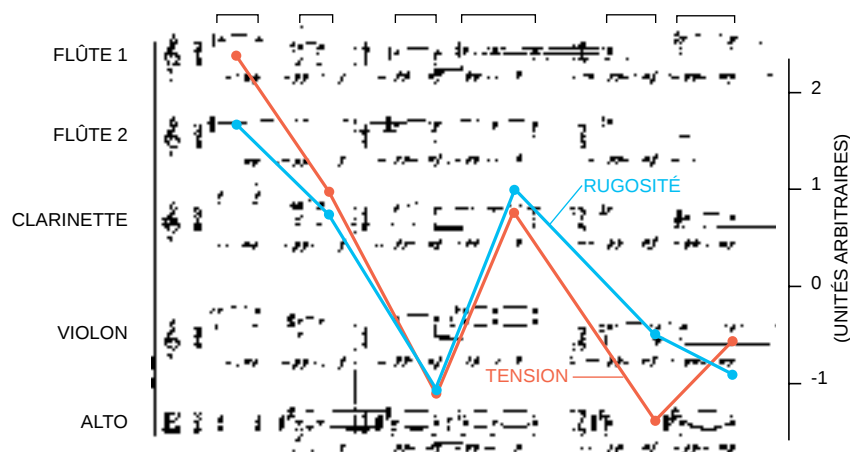
La théorie de la musique de von Helmholtz propose une explication physiologique de la consonance. Lorsqu'un haut-parleur émet simultanément deux sons parfaitement sinusoïdaux de fréquences proches, l'amplitude du son résultant est modulée en «battements», à une

fréquence égale à la différence entre les fréquences fondamentales. Lorsque les deux notes sont assez différentes, notre système auditif les sépare : nous entendons deux notes. Par contre, si les fréquences sont assez proches, nous percevons les battements. Helmholtz nomme «rugosité» cette perception de battements et l'associe à la dissonance : plus un son est rugueux, plus il serait dissonant. Les accords simples consonants, joués par les instruments de l'orchestre classique, produisent effectivement une faible rugosité. L'harmonie n'est toutefois pas réduite à la physiologie de l'audition : elle laisse la place à la liberté et aux goûts des musiciens et des auditeurs.

En musique non tonale, les notions de tension et de consonance ne sont pas définies. En revanche, la rugosité reste identifiable. Nous avons demandé à une quarantaine d'auditeurs aux connaissances musicales variées de noter la tension musicale et la rugosité pour une séquence de huit accords extraite de la pièce contemporaine *Streamlines* de Joshua Fineberg. Pour l'écriture de cette pièce, le compositeur a substitué aux règles de l'harmonie la notion de timbre : les accords joués ne sont pas imaginés en fonction des notes qui les composent, mais pour l'impression sonore globale qu'ils produisent. Les accords ont été enregistrés par un orchestre de chambre avec une même durée et une même intensité, et homogénéisés en studio.

Un consensus s'est dégagé sur des échelles de tension et de rugosité perçues. Ces deux échelles sont en outre fortement corrélées. Ainsi, les auditeurs ont intuitivement perçu des mouvements de tension et de détente, dont la cause semble être la rugosité. La modélisation informatique de cette dernière, grâce à notre connaissance du système auditif, serait donc un outil précieux pour les compositeurs désireux d'explorer de façon rationnelle une «harmonie» non conventionnelle.

Daniel PRESSNITZER, IRCAM



Pour ces accords composés sans référence à l'harmonie tonale, la tension créée par la musique est fortement corrélée à la rugosité du son, selon le jugement des auditeurs.

Vecteurs de gènes

Des lipides pour transférer des gènes dans les cellules de mammifères.

Un gène est déficient dans les cellules d'un organisme, et c'est la maladie. L'administration d'un médicament est la méthode la plus expéditive pour pallier alors les carences de l'organisme. C'est ainsi que l'on traite aujourd'hui le diabète par administration d'insuline. Toutefois, afin de traiter le mal à la

racine, de nombreux laboratoires tentent d'insérer le gène déficient jusque dans le noyau de cellules, à l'aide de virus : ces derniers disposent de molécules qui leur permettent de s'introduire dans les cellules, dont ils utilisent la machinerie biosynthétique pour faire fabriquer leur propres molécules de protéines. On insère dans ces virus le gène désiré et l'on élimine les gènes dangereux : ces virus modifiés communiquent alors les gènes thérapeutiques en infectant les cellules. Toutefois les virus provoquent des réactions immunitaires et restent parfois toxiques ; en outre, les virus recombinants sont difficiles à produire.

L'autre voie, que nous testons, est celle des vecteurs non viraux, ou «inertes». On cherche des assemblages de molécules qui compactent l'ADN, masquent ses charges électriques négatives (qui bloquent la traversée de la membrane cellulaire, elle-même chargée négativement) et conduisent l'ADN introduit jusque dans le noyau.

À la fin des années 1980, plusieurs équipes américaines et européennes ont montré que des lipides chargés positivement facilitaient le transfert d'ADN à l'intérieur de cellules cultivées. L'utilisation des nouveaux vecteurs est facile : les